

## *Final cut*

Quand les lumières de la salle se rallumèrent, leur éclat aveugla Charles aussi violemment que la vérité avait crevé les yeux d'Œdipe quelques instants auparavant.

Ce qui le fascinait, chez Pasolini, c'était cet intime mélange de sublime et de grotesque. Longtemps, il avait eu du mal avec ce réalisateur, l'idéalisme de sa jeunesse se cabrant devant la trivialité de l'Italien. Mais maintenant que l'âge lui rappelait chaque jour la tragédie de sa finitude en l'assaillant de mille et une agaceries quotidiennes, Charles constatait que ce mélange de grandes aspirations épiques et de petits tracasseries ridicules condensait indéniablement l'essence de la vie. Lui, le « plus grand réalisateur du cinéma français » à en croire les revues spécialisées, ne s'était-il pas tassé avec l'âge au point de devoir, dans les rayons des magasins, demander de l'aide à quelque grande asperge pour atteindre un pot de moutarde à l'ancienne ?

Charles en était là de ses réflexions lorsqu'il vit entrer dans la salle le jeune ouvrier en charge du nettoyage de la salle avant la séance suivante. Ce dernier fixa le vieil homme qui se mettait lentement en branle. Charles avait poussé ses premiers cris à l'époque du cinéma muet et découvert les couleurs de l'amour au temps du noir et blanc – alors, forcément, s'extraire de son fauteuil et remonter l'allée centrale jusqu'à la sortie de la salle, cela lui prenait du temps.

Alors qu'il arrivait au niveau du jeune homme qui attendait, la balayette à la main, de pouvoir passer entre les rangées de velours grenat, il croisa son regard et ce dernier lui adressa un sourire compréhensif.

– Prenez vot'temps, m'sieur, on n'est pas pressé : la prochaine séance, c'est dans trois quarts d'heure. Comme ma grand-mère dit toujours, c'est le démon qui se hâte, l'homme sait patienter !

Le timbre de sa voix, ses yeux noirs qui pétillaient derrière ses petites lunettes rondes et son teint mat... Charles marqua un temps d'arrêt devant le jeune homme souriant, le fixa un instant avec égarement puis finit par lui rendre son sourire avant

de reprendre sa laborieuse progression vers la sortie. Lorsqu'il arriva dans le hall de ce cinéma d'art et essai où il avait ses habitudes, Charles dut s'appuyer contre le mur. Cette voix, ce regard et cette amabilité spontanée – oui, surtout cette gentillesse gratuite, immédiate et sans réserve, venaient d'ouvrir sans prévenir les vannes de sa mémoire et des souvenirs qu'il croyait avoir définitivement oubliés, ou plutôt qu'il avait voulu sciemment et définitivement effacer, l'assaillaient avec violence.

Il regagna son domicile d'une démarche encore plus hésitante et ralentie que celle que lui conférait ordinairement son grand âge.

Ce soir-là, contrairement à son habitude, Charles ne rejoignit pas le cercle de vieux amis qui lui tenait lieu de famille depuis la mort de sa compagne, une actrice qui avait été son égérie et une figure emblématique du cinéma français pendant plusieurs décennies.

Le tapage médiatique qui avait suivi sa disparition s'était calmé depuis quelques temps : au début, toutes les chaînes de télévision y avaient été de leur émission commémorant la « grande dame » ; les uns après les autres, les journalistes avaient contacté Charles pour qu'il évoque la star, leur amour indéfectible et leur étroite collaboration artistique. Puis les coups de téléphone s'étaient espacés et plus personne ne s'intéressait désormais à l'existence du « grand réalisateur » – qui ne réalisait plus grand-chose, il faut bien le dire, depuis que sa muse avait disparu. Ce dernier se disait quelquefois avec une ironie clairvoyance que la prochaine fois qu'il ferait à nouveau les gros titres, après avoir été si souvent en une de son vivant, ce serait lors de sa propre mort.

En attendant sa prochaine heure de gloire posthume, Charles comblait ses heures de solitude en fréquentant assidûment le cinéma de son quartier qui avait le bon goût de proposer de nombreuses rétrospectives lui permettant de retrouver avec délice et en version remastérisée les images qui l'avaient influencé tout au long de sa carrière. Il avait aussi pris l'habitude de retrouver tous les soirs ou presque un groupe de vieux amis qui, comme lui, s'étaient progressivement affranchis de toute

contrainte familiale ou amoureuse, au gré de séparations plus ou moins coûteuses pour les uns, et de deuils plus ou moins douloureux pour les autres.

Le reste du temps, Charles passait de très nombreuses heures devant son ordinateur. Sa curiosité pour le son et l'image sous toutes ses formes – curiosité qui s'expliquait en partie par sa profession, l'avait amené très tôt à s'intéresser aux nouvelles technologies et il était toujours ravi de pouvoir rabattre son caquet à un jeune blanc-bec de la génération 2.0 en matière d'informatique. Internet lui permettait de garder le monde à sa portée sans trop d'effort et il se plaisait à gérer lui-même son blog officiel : il rédigeait des chroniques évoquant des anecdotes de sa carrière passée, poussait des coups de gueule et affichait ses coups de cœur. C'était là un moyen de revenir sur ses souvenirs sans se complaire dans une nostalgie déprimante et de partager son expérience avec un public plus large et indéniablement plus jeune que celui qu'il pouvait toucher lors de ses rares conférences à la Cinémathèque ou par le biais de quelques articles parus dans les *Cahiers du cinéma*.

Lorsqu'il s'installa devant son clavier, Charles décida d'innover en se filmant pour enregistrer ses propos dans un fichier vidéo, quitte à reprendre sa confession plus tard par écrit : ce qu'il avait à dire était trop intime et douloureux, il avait besoin de pouvoir se libérer rapidement de tout ce qu'il s'était interdit de ressasser pendant toutes ces années. Il avait peur que les souvenirs qui s'étaient subitement rappelés à lui ne lui échappent à nouveau au fil de la rédaction d'un texte. L'instantanéité de la parole lui paraissait plus libératrice et moins sujette au travestissement inévitable qu'engendre le choix toujours hésitant du mot le plus juste, de l'expression la plus évocatrice.

Charles avait rencontré Chahid lors de sa première année d'étude à l'Institut des Hautes Études Cinématographiques dans les années 1960. Ce dernier arrivait d'Algérie, il avait dû quitter son pays pour venir compléter sa formation de réalisateur à Paris après la fermeture de l'Institut National du Cinéma à Alger. Les

deux garçons s'étaient pris d'amitié au premier regard et leur joyeuse fraternité leur avait valu le surnom de *Cha-Cha Brothers*, en référence aux Marx Brothers : tandis que Charles arborait les fines lunettes cerclées de Groucho, Chahid se prévalait d'une abondante chevelure noire comme Zeppo.

Aussi lorsque Chahid avait eu l'opportunité de retourner en Algérie pour y réaliser son film de fin d'étude, il lui avait paru aussi évident qu'indispensable de demander à Charles, d'un an son cadet, de l'accompagner dans son projet en tant que chef opérateur.

Leurs premiers jours à Alger firent à l'un comme à l'autre l'effet d'une lune de miel amicale. Chahid exultait de pouvoir faire découvrir à son ami le décor de son enfance lumineuse et le dédale ombragé de la Casbah. Charles s'émerveillait des douceurs de la vie méditerranéenne, lui avait grandi au fond d'une vallée encaissée de l'Isère.

Chahid avait prévu de faire appel à des techniciens locaux et des connaissances du temps où il étudiait à Alger. Pour ce faire, Charles et lui faisaient le tour des cinémas de la ville : de nombreux anciens de l'INC qui n'avaient pas pu, comme Chahid, poursuivre leur cursus à l'étranger avaient eu l'opportunité de décrocher un emploi en lien avec leur passion du Septième Art dans les salles obscures. Cependant, au sortir de la période troublée des « événements », comme on disait alors, ces lieux avaient très mauvaise réputation : à la fois populaire et anonyme, la foule qui se réunissait là pouvait aisément servir de couverture aux échanges clandestins des poseurs de bombes de tout bord, qu'ils soient pro ou anti-indépendantistes.

L'Algérie tentait tant bien que mal de panser ses blessures, les contrôles d'identité restaient fréquents mais on ne savait pas toujours exactement à quelle « police » on avait à faire : certains agents prêtaient de façon à peine voilée allégeance au FLN tandis que d'autres étaient proches de l'OAS. L'une des salles où Chahid et Charles avaient pris leurs habitudes pour rencontrer et recruter les futurs membres de leur équipe, la salle de l'Odéon dans la casbah, était régulièrement « contrôlée » par une brigade dont les membres se plaisaient à répéter haut et fort,

tout en exhibant nonchalamment leurs matraques, que l'Algérie était française et qu'elle devait le rester. Chahid craignait particulièrement de rencontrer ces agents car ses papiers d'identité algériens témoignaient de plusieurs allers-retours entre Paris et Alger et risquaient fortement de le faire passer pour un indépendantiste en lien avec les terroristes sévissant en métropole. Charles lui avait alors proposé d'échanger leurs papiers en cas de contrôle : ils étaient tous deux de corpulence identique et avaient le teint mat. S'il se lissait les cheveux et chaussait les lunettes de son ami, Chahid pouvait aisément se faire passer pour Charles auprès d'inconnus – et Charles n'avait qu'à ébouriffer sa tignasse pour ressembler à Chahid.

Chahid avait commencé par refuser cet arrangement en avançant que c'était trop dangereux et que Charles risquait de très gros ennuis. Ce dernier s'était entêté et avait fini par convaincre son ami que, s'il devait être embarqué par la police, il n'aurait pas de peine à prouver aux agents qu'il était français, que c'était une épouvantable méprise et qu'il y avait eu quiproquo. Le bagout de Charles et la ferveur avec laquelle il exposait son « plan imparable », comme il disait, finirent par avoir raison des réticences de Chahid.

Un soir vers dix-neuf heures, tandis que les deux amis fumaient une cigarette devant l'Odéon, ils virent un fourgon de police ralentir en passant devant eux, faire demi-tour un peu plus loin et revenir stationner à leur niveau. Entre temps, Charles et Chahid avaient effectué en quelques secondes leur échange d'identité, aguerris par plusieurs séances d'entraînement.

Les craintes de Chahid et le plan de Charles se révélèrent fondées pour les premières et efficace pour le second : après quelques minutes d'une discussion tendue entre les deux garçons et les agents de police, ceux-ci passèrent les menottes aux poignets de Charles et l'embarquèrent sans ménagement. Chahid, désemparé, son passeport français à la main, vit son ami lui faire un clin d'œil complice au moment où la portière se refermait sur lui.

Lorsqu'ils avaient échafaudé leur plan, ils avaient convenu que, en cas d'arrestation, Chahid devrait aller récupérer leurs affaires dans sa maison familiale et

prendre un logement à bas prix dans une pension de la casbah que les deux amis avaient préalablement repérée – ce qu’il fit le soir-même en espérant que son ami serait rapidement de retour.

Charles ne donna plus jamais signe de vie.

Au bout de quelques semaines, Chahid prit un avion pour la France en se faisant enregistrer au nom de Charles. Lors de son passage à la douane, il présenta les papiers de Charles, craignant à la fois d’être découvert et espérant en même temps que cette « épouvantable méprise » trouverait ainsi un juste terme. Mais il n’en fut rien.

Toutes les biographies de Charles précisent que c’est à cette période, lors de son retour d’Algérie, qu’il rompit tout contact avec les membres de sa famille, une lignée d’aristocrates grenoblois, et s’investit corps et âme dans la réalisation de son premier film – qui fut aussi le premier d’une longue série de succès.

Lorsqu’un voile noir lui couvrit soudainement les yeux, Chahid eut d’abord la sensation que quelqu’un était entré dans la pièce derrière lui et avait éteint la lumière, ou même coupé le courant. Il eut à peine le temps de réaliser qu’il s’agissait pour lui du *Cut !* de fin.

Sa tête heurta lourdement le clavier, la touche *Suppr* s’enfonça. L’ultime soubresaut de sa main droite sur la touche *Entrée* confirma la commande.

Le processus de suppression du dernier fichier enregistré s’enclencha.

[12 276 caractères]

Hélène Fiorot  
Étretat, le 28 février 2019.